

(...) Il [Jaurès] se rend régulièrement à Paris, retrouve la bibliothèque de l'Ecole normale supérieure, rue d'Ulm, où il a connu des années heureuses. Derrière le grand bureau de noyer clair, il découvre un nouveau bibliothécaire, un homme jeune, à peine vingt-six ans, Lucien Herr. Le bureau est surélevé, les livres s'y entassent. Le regard de Herr, «bleu clair, avec de petites flammes dorées », dira Léon Blum qui l'a connu en 1891, est dominateur. L'homme est grand, une sorte de géant athlétique avec mi front bossué, un nez droit, des pommettes saillantes, un teint clair et « une moustache blonde tombant à la gauloise sur des lèvres souples, sur une bouche immobile ». Quelque chose de hautain, ou plutôt d'héroïque, d'intraitable et de souverain chez Lucien Herr.

Il regarde s'avancer Jaurès, son aîné de cinq ans. Il connaît l'homme de réputation en expert puisque Herr est lui aussi un ancien élève de l'école, un agrégé de philosophie de 1886, et que Jaurès à ce moment-là est déjà député. Mais Herr, le plus brillant de sa promotion, est un esprit dans le monde universitaire d'alors. Fils d'instituteur alsacien qui a choisi la France, il a parcouru l'Allemagne et la Russie dont il parle les langues. Il sait tout. Savoir encyclopédique mis au service de l'intelligence critique. Il est lié avec les exilés russes qui ont fui le tsarisme, ainsi ce Pierre Lavrov, de quarante ans son aîné et dont la vie est un roman. Déporté par le tsar, Lavrov s'est enfui, a été communard en fuite encore au moment de la répression puis rentré à Paris après l'amnistie. Il est comme Herr un passionné des philosophes allemands, de Hegel surtout. Comme lui, il a étudié, avec une intelligente passion des idées qui l'habite, les précurseurs français du socialisme, il a lu Marx l'un des premiers.

Cette culture immense et moderne, Herr ne l'a pas mise au service d'une ambition personnelle. Il est très tôt devenu socialiste. Pour lui la place de bibliothécaire à l'Ecole normale supérieure est un lieu stratégique. Il pourra influencer ces générations de normaliens qui seront l'élite intellectuelle de l'Université. De haute lutte, avec une obstination qu'explique la mission dont il s'est investi, Herr arrache à Louis Liard, directeur de l'Enseignement supérieur, le poste de bibliothécaire que le directeur d'école lui conteste car il sait que Herr, contrairement à la convention tacite, ne gardera pas ce poste quelques années, mais toute sa vie. Ce qu'il fit.

Choix de vie, exemplaire et rigoureux. L'héroïsme intellectuel de la discrétion, l'écoute des autres, la mise à leur service de son savoir, le goût aussi du pouvoir sur les esprits qui va de pair avec la tentation du secret que la prudence tactique n'explique pas entièrement.

Quand Jaurès rencontre Lucien Herr dans ce milieu des livres, c'est l'aîné qui se confie, parlant de ses recherches. Il est comme Herr, germaniste. Il travaille sur les origines philosophiques du socialisme allemand. Il croit à l'idée socialiste. Il parle, Jaurès, avec cette abondance méridionale et cette sincérité sans arrière-pensée qui emporte l'adhésion. Herr écoute, donne des renseignements bibliographiques, mais ne se dévoile pas encore. Il ne dit pas qu'il a adhéré à la Fédération des travailleurs socialistes de Brousse, ce parti possibiliste opposé au Parti ouvrier français de Jules Guesde. Il n'expliquera pas pourquoi il a fait ce choix possibiliste, sans doute parce que ce sont les seuls socialistes à avoir en bloc pris position contre Boulanger et à s'être rangés sous le drapeau de la défense républicaine. Il ne délivrera pas ses amitiés, par exemple, avec un autre jeune normalien, un germaniste, Charles Andler, en poste bientôt lui aussi à l'Ecole Normale, et lui aussi grand lecteur de Marx dans le texte. Il ne donnera pas son pseudonyme, celui de Pierre Breton, choisi pour échapper aux mouchards du ministre de l'Intérieur Constans, et qui lui permet d'écrire dans *Le Parti ouvrier* une vingtaine d'articles polémiques ou théoriques, favorables par exemple à la grève générale, moyen de paralyser le capitalisme avant de l'abattre.

Discret et secret, Lucien Herr, ouvert à l'amitié pourtant. Il conçoit sa vie comme une ascèse, où le corps doit avoir la même vigueur que l'esprit. On le voit le matin parcourir les allées du bois de Boulogne à bicyclette (la bicyclette inventée en 1886), ou se livrer l'été aux âpres joies de l'alpinisme. Tout cela indique que pour Herr le socialisme est une morale exigeante qui doit faire abstraction de toute préoccupation individuelle. Dans ses choix, parmi les socialistes, il opte pour ceux qui sont les plus proches du monde ouvrier.

Ainsi quand, en octobre 1890, au congrès de Châtelleraut les possibilistes se divisent, et que l'une des fractions devient le Parti socialiste ouvrier révolutionnaire, Herr le rejoint. L'homme qui dirige ce nouveau parti, Jean Allemane, est en effet, comme Benoît Malon, un ouvrier. Typographe, lui aussi membre de la Commune et déporté pour cela en Nouvelle-Calédonie, l'homme a le comportement et le langage d'un ouvrier, l'abnégation d'un militant aussi. Herr sait que dans son parti il n'y aura pas place pour les ambitieux ni pour les combinaisons électorales. Et Herr, n'a aucun désir de reconnaissance publique. Il approuve le programme de ce Parti socialiste ouvrier révolutionnaire qui « s'efforcera d'accomplir l'oeuvre de propagande socialiste et d'organisation ouvrière avec les seuls intéressés, les travailleurs, à l'exclusion des politiciens. »

Pour Herr, intellectuel militant, Jaurès n'est pas, malgré son passé de centre gauche et de député « républicain », un « politicien ».

Il a suffi de quelques conversations autour du grand bureau surélevé de la bibliothèque, pour que Herr dans la sincérité de Jaurès reconnaisse la démarche d'un philosophe qui veut mettre sa vie en accord avec ses idées. Un homme aussi qui avance de lui-même, seul, vers le socialisme par un seul contact avec les philosophes français et allemands, par son aspiration à la justice. Une grande recrue pour le socialisme qu'il faut simplement conduire jusqu'à la conscience de ce qu'il pense.

Or, entre Herr et Jaurès, tout concourt au rapprochement. L'école, les mêmes maîtres de philosophie-Boutroux-, la même aspiration morale, le même désintéressement, la même volonté de s'engager tout entier dans une mission.

Alors, Herr se découvre. Un soir, racontera Andler, Lucien Herr dévoile à Jaurès son engagement politique. La discussion s'engage entre les deux intellectuels, l'un qui est militant, l'autre qui connaît l'action au plan parlementaire et électoral, qui voit le socialisme comme un développement naturel de l'esprit républicain, mais qui ignore le cadre astreignant d'un parti, et la discipline librement consentie, mais qui peut être pesante, mutilante même, et qui caractérise tout groupe politique. L'un Herr, qui a donc mis en oeuvre les théories auxquelles il a adhéré ; l'autre Jaurès, que l'action a entraîné à partir de quelques grands principes, et qui profite de cette période de réflexion que lui a donnée la défaite de 1889, pour clarifier ses idées, rechercher les sources lointaines de ce courant socialiste dont il a fait partie sans pouvoir encore le définir.

« La discussion dura presque toute la nuit », précise Charles Andler. Echange historique et décisif car c'est la première fois que Jaurès rencontre un intellectuel socialiste capable de lui apporter au cours de la confrontation des arguments puisés aux mêmes sources érudites. Eblouissement pour Jaurès, émotion. Pas de sarcasme ici comme il l'avait subi rue des Martyrs quand il voulait dialoguer avec Benoît Malon, pas de mépris pour l'intellectuel « bourgeois » qu'il est, pas de cette condescendance qui vient d'expériences personnelles plus héroïques sous l'Empire ou pendant la Commune. Herr est un pair. Un cadet. Un normalien. Un philosophe. Un intellectuel d'une rigueur de jugement sans faille. Spinoza, Luther, Rousseau, Kant, Condorcet, Hegel, Cabet ou Leroux, Saint-Simon ou Proudhon : Jaurès trouve enfin un interlocuteur avec qui il peut discuter, et qui lui apporte sur chacun de ces auteurs une réflexion personnelle, une érudition équivalente éclairée par une pratique militante. Et puis Marx, dont Lucien Herr parle à Jaurès.

« Herr sut le convaincre, dit encore Andler. Cette grande recrue, Jaurès, c'est Herr qui l'a amenée, il faut le dire parce que Herr a voulu qu'on le sût. Depuis lors, l'amitié de pensée n'a pas cessé entre les deux hommes. »

Jaurès a-t-il découvert un socialisme d'intellectuels ? Un socialisme de « normalien » ? En fait, tant chez lui que chez Herr, il y a bien plus que qu'une connivence idéologique. C'est l'estime qui naît, fondée sur une morale de vie, un échange d'expériences, aussi, qui ne se limitent pas à l'univers des livres.

Jaurès a affronté les foules et la contestation des meetings. Il a connu le monde parlementaire. Herr côtoie les militants ouvriers, les anciens communards et les exilés. Ils partagent aussi cette idée que le rôle de l'individu dès lors qu'il ne s'isole pas dans l'illusion d'être un surhomme, peut être déterminant. Herr ne néglige ainsi aucune « position » stratégique. En 1889, il deviendra secrétaire de rédaction de *La Revue de Paris*, parce que c'est un lieu d'influence. Il fait partager à Jaurès cette idée de Pierre Lavrov, que « les forces intellectuelles sont minimes, mais aussi minimes étaient les forces de tes ancêtres qui ont créé le présent ».

Un homme comme Jaurès qui a le sens de la continuité, ne peut qu'être sensible à cette incitation. « Applique-toi, donc, à devenir une force historique, poursuivait Lavrov, car ce n'est que par cette voie qu'ont été emportées toutes les victoires qui semblaient d'abord invraisemblables, et que le majorité des gens était plus tard prête à considérer comme miraculeuses. Ce qui a toujours opéré le miracle, c'est la force de la pensée et l'énergie de la volonté des individus qui servaient d'instruments nécessaires au déterminisme. »

Cette conciliation entre l'énergie individuelle, la créativité personnelle et le mouvement collectif s'accordent parfaitement aux aspirations de Jaurès.

Herr venait de lui révéler à lui-même ce qu'il voulait.

Texte extrait de : Le Grand Jaurès de Max GALLO. R. Laffont, 1984, pp.101 à 105